

Conférence du 29 février 2016
« **Le mal et le péché dans notre parcours de vie** »
Jacqueline Le Diger'her

Notre monde est rempli de violence et ceci depuis les origines. Les récits de Genèse (bien qu'ils soient des récits mythiques) le montrent bien. Nous rappellerons quelques-uns. Sans aller aussi loin dans le temps, il suffit de regarder Le XX^e s et le début du XXI^es. C'est ce que dénonce le Pape François dans *Laudato Si* n° 102. Aujourd'hui le Pape François n'hésite pas à parler de 3^e G-M en cours avec le terrorisme, une autre guerre, un autre mode. Ce monde peut nous faire peur, surtout si nous ne regardons que cela. Il y a une éducation nécessaire à un autre regard. C'est toujours ce que dit le Pape François dans *laudato Si*, lorsqu'il parle de nécessaire conversion.

I. Le Mal

Nous savons que ce mal que nous avons décrit en Introduction n'est pas le seul. Le terme **mal** entraîne avec lui tout un chapelet de termes :

Souvent lorsque nous souffrons une question monte : qu'est-ce que j'ai fait ? **Pourquoi** ? Et apparaît donc **la culpabilité**. In 9, l'aveugle né : « *toi qui n'es que péché depuis ta naissance* », on l'enferme dans le mal. Job « *je n'ai rien fait à Dieu* ».

Ou bien le mal est vu comme un **châtiment**. Il ne peut être vrai que tout mal subit le soi à titre de peine. Quelle idée de Dieu ! et on retrouve une justification du mal. Alors que **Dieu est un adversaire radical du mal**. Le mal est en nous comme que chose qui ne devrait pas être.

L'idée que je subis une peine pour un mal que je commets ou que j'ai commis. Mais l'expérience nous montre qu'on ne peut réduire le mal à **la faute et à la punition**.

A certaines époques on a pu rêver d'un âge où ce lot du mal et de la souffrance ferait parti du passé. Ou les limites seraient repoussées, même si aujourd'hui nous ne pouvons nier que des progrès ont été réalisés, il reste des limites.

Il est juste de se réjouir face à ces progrès, et de s'enthousiasmer devant les grandes possibilités que nous ouvrent ces constantes nouveautés, parce que « la science et la technologie sont un produit merveilleux de la créativité humaine, ce don de Dieu ». *Laudato Si* n° 102. La souffrance physique est mieux combattue, elle continue cependant à exister et la souffrance morale a beaucoup de prises aujourd'hui.

Adolphe Gesché dans son ouvrage « le mal » *Tome 1 de la série Dieu pour penser*, explique pourquoi il a commencé par ce thème et non par l'homme. Car dit-il **il faut parler de l'homme réel qui a en lui cette fragilité**

L'expérience de la souffrance est une porte d'entrée de l'anthropologie, elle va renvoyer à la concrétude de mon humanité. On peut souffrir psychiquement, moralement ; physiquement. (La dépression : ce mal être est suspecté. Nous pouvons nous demander

quelle anthropologie avons-nous ? Comment avons-nous abordé l'épilepsie au cours des siècles ; le Sida (punition) ?)

Les différents degrés du mal

* **1° degré mal radical** : mal absolu, démonique, antérieur à toute culpabilité humaine.

La figure de ce mal est le démon, un professionnel du mal. Là on trouve l'absolue culpabilité.

* **2° degré mal de consentement (volontaire) et mal de chute (involontaire)**. Il est illustré par la tentation (consentement) et par la séduction (chute). Il n'est qu'un mal second face au mal radical.

* **3° degré : le mal passion**. Porté par un autre et pour un autre : bon samaritain et Agneau de Dieu. Mal que porte quelqu'un et lui qui est totalement étranger. Le mal est battu mais en descendant dans son propre enfer.

Les formes de Mal

mal innocent : la responsabilité est en dehors de l'homme. Il s'agit d'un mal objectif, question posée à Jésus sur la chute de la tour de Siloé Lc 13,4 : plus coupables que les autres ? Non. C'est devant ce mal innocent qu'on a le plus de questions : pourquoi moi et pas lui ? Un enfant ? Un père de famille de 35 ans...

mal responsable et coupable : homme auteur de ce mal. Les crimes contre l'humanité du XX^es. Ces horreurs ont été le fruit de décisions humaines directes ou indirectes. Et une question apparaît pourquoi l'homme est-il si souvent l'auteur du mal ?

Mal mixte : aujourd'hui l'homme domine en partie la nature, il connaît les risques de construction en zone inondable... En partie la nature est soumise à la liberté de l'homme, mais aujourd'hui elle n'en peut plus des excès de l'homme.

A Gesché souligne que **Dieu est comme étonné par ce mal qui surgit, il n'en n'est jamais question dans les récits de création**. Et il ajoute que cela signifie que le mal est dépourvu de sens, qu'il est pour la théologie de la création un irrationnel absolu. Le mal est un non-sens. Thomas d'Aquin : le mal est l'absence de bien.

La Bible a mis en avant la figure de Job qui pose la question du mal dans toute son ampleur. Satan dit à Dieu que si Job est vertueux c'est qu'il est comblé. Et Dieu laisse alors Satan libre de frapper Job de toutes sortes de malheurs. (Image de Dieu mal purifiée, elle est datée). Face à tous ces malheurs Job se plaint, se révolte mais **ne maudit pas Dieu**. Mais les pourquoi se bousculent. Le bonheur et le malheur sont devenus une loterie. Et il interroge Dieu.

Le mal précède l'homme mais celui-ci y consent. Gesché dit que **le mal n'appartient ni à Dieu ni à l'homme mais au démon-serpent-énigme**. Et il faut le voir non en terme de responsabilité mais d'accident ou de malheur qui frappe Dieu et l'homme. Ce mal surgissant il faut chercher à le parer. Il n'est pas de ce monde, il y est entré venant d'ailleurs. Il est le non admissible. Il désoriente l'homme de sa destinée (vision béatifique de Dieu, dans un destin autre que son destin divin)

II. Les premiers récits de Gn / mal au péché

Écoutons ce que nous dit le texte de Gn, toujours très actuel pour aujourd'hui. Dès ses premières pages, la Bible évoque la question des relations entre Dieu et l'être humain, entre les premiers hommes (Adam et Eve, Caïn et Abel), relations tantôt heureuses, tantôt malheureuses.

Dieu ayant confié la création, le jardin d'Eden, à l'homme et à la femme il leur a donné un interdit : ne pas manger l'arbre de la connaissance Gn 2, 17. Adam et Eve vivent en harmonieuse relation avec Dieu. Chacun est à sa place l'humain sait qu'il n'est pas Dieu même s'il a été créé à son image et doit devenir à sa ressemblance. L'image maintient une distance, et le récit de Genèse nous dit que l'humain est sorti de la glaise et non du côté de Dieu. Par ailleurs, Dieu lui a insufflé son haleine de vie. Ces deux aspects doivent être pris en

compte simultanément.

Cependant, les choses ne vont pas tarder à se détériorer lorsque se dresse le Satan entre Dieu et les hommes. Ce n'est pas l'intervention d'un tiers entre Dieu et l'humain qui est gênante, mais la nature même du serpent, « Satan » signifiant « adversaire ». Sa tactique est de déformer, de tordre la vérité, de s'opposer à ce que l'autre puisse grandir et devienne davantage humain. Le but de Satan est de détourner l'homme de Dieu. Le récit qui utilise la forme littéraire du mythe raconte le premier péché de l'homme.

Le Seigneur avait donné une Loi à l'humain, la loi du « tout sauf un », une loi de séparation en Gn 2, 16-17. Il avait bien spécifié de ne pas « manger » du fruit de cet arbre, terme qui signifie vouloir s'en emparer, et implique une attitude de non chasteté¹ vis-à-vis de la connaissance. Dieu n'interdit de s'approcher de cette connaissance. Mais ce type d'appropriation de la connaissance ne peut qu'entraîner violence, meurtre et division. Manger le fruit de cet arbre, c'est vouloir devenir la source de la connaissance, se donner ses propres lois, dire ce qui est bien ou non. Le serpent (appelé « *la plus astucieuse de toutes les bêtes des champs* ») connaît l'homme il sait sur quel terrain jouer avec lui. Et il met en œuvre la tactique suivante:

Il commence par diviser : (beaucoup de souffrance, de maux, de peurs viennent de cette division : diviser les hommes entre eux...). Il s'adresse à la femme seule, et non aux deux, la femme avec l'homme son compagnon. Puis il déforme les paroles de Dieu : il modifie d'abord le nom de Dieu, ne disant pas *Adonai* (c'est-à-dire « Dieu de l'Alliance »), mais *Elohim* (le divin). Des propos de Dieu il ne retient que les éléments diviseurs, et il va effectuer un collage en les retirant de leur contexte. (Nous savons le faire aussi).

Ce faisant, il suscite un soupçon sur les intentions de Dieu. Sans doute percevons-nous ici la difficulté des relations humaines lorsqu'autrui nous semble être davantage un rival qu'un ami.

Quant à la femme, elle modifie, pourrait-on dire, la géographie du jardin, puisqu'elle place l'arbre de la connaissance au milieu du jardin alors qu'il nous est dit que c'est l'arbre de vie qui se trouve au milieu du jardin (v 9). Le serpent poursuit en introduisant une nouvelle division entre Dieu et l'homme, il fait apparaître au verset 5 l'image d'un Dieu jaloux de ses prérogatives, refusant de partager la connaissance avec les hommes, ne voulant pas qu'ils soient comme des dieux. Le tentateur a su atteindre la faille de l'homme², il a nié le don de Dieu, la loi du « tout sauf un », qu'il a présenté comme arbitraire. La femme trouvant cet arbre désirable, elle est laissée face à l'objet même de sa convoitise, après y avoir fixé son regard (v 6) ; elle s'approprie le fruit, le mange, le donne à l'homme qui mange à son tour. Alors leurs yeux s'ouvrent sur **leurs limites**, sur leur nudité. Lorsque Dieu les cherche puis les trouve la division apparaît à nouveau, l'homme rejetant la faute sur la femme. La suite du premier péché ne sera pas punition arbitraire de Dieu, mais conséquence de l'acte posé par l'homme, dont Dieu l'avait averti.

Tout ceci met en évidence différents éléments dans la structuration de l'homme :

- Le démonique nous trompe non sur le bien à acquérir mais **nous fait croire que le péché est la manière d'accéder au bien.** Alors que le péché nous déporte de nos fins : l'union à Dieu. Dans la Bible l'affrontement / mal va jouer sur la destinée de l'homme, sur sa fin. L'homme perd dans le mal le chemin de sa vocation. Le pire est souvent de s'être trompé et d'avoir été trompé. La doctrine traditionnelle du péché originel disait bien les conséquences du mal. L'homme est perdu au sens fort (il est fait pour la divinisation).

¹ Xavier THÉVENOT, *Repères éthiques pour un mode nouveau*, Paris, Salvator, 1982, (1991), p 51 « être chaste, c'est aimer vivre le manque, différencier. De façon plus descriptive, on pourrait affirmer qu'est chaste une personne qui tente de vivre sa sexualité de façon à construire ses relations au cosmos, et aux autres dans la reconnaissance du manque qui l'habite ou des différences qui la constituent... ainsi la chasteté a un domaine extrêmement étendu. »

² Pour cet aspect cf. notes du cours de Michel DEMAISON « Théologie de la grâce » faculté de théologie Lyon 2000-2001

- Par le don de la loi, Dieu avait mis en place le permis et l'interdit, conditions indispensables à la construction de la personne humaine (loi du père, non fusion.). L'homme est placé devant un choix : il doit distinguer le bien du mal dans un monde marqué par les différences comme par le manque (l'interdit de manger d'un certain fruit). Bien des situations de souffrance viennent de ce non-respect du permis-défendu. La Loi est un moyen de vivre l'alliance pas un ensemble d'interdits.

- Le tentateur incite à croire qu'il suffit de s'approprier ce qui est interdit, ce qui manque, pour parvenir à une possession totale et entière, à une jouissance immédiat.

L'homme être de désir, veut obtenir ce qui lui manque : mais **la convoitise originelle n'est pas encore peccamineuse**. Il croit que l'acquisition de l'objet désiré le comblera, alors qu'en fait un nouveau désir le portera en avant. Le désir n'est cependant pas un aspect négatif de l'être humain. Il est souvent, au contraire, facteur de progrès, de mise en route.

- L'être humain éprouve souvent quelque difficulté à **accepter son statut de créature**, à ne pas être à l'origine de toute chose, à se recevoir d'un autre. En effet, ou bien la créature accepte le rapport de dépendance ontologique vis-à-vis du Créateur, ou alors, elle s'installe dans une auto-fondation.

- **L'homme pense souvent que la connaissance du bien et du mal est source de toute puissance.**

- Il lui est toujours **difficile de percevoir la différence comme richesse** et non comme hiérarchie. Nous retrouverons ce trait dans d'autres récits de la Bible.

- Enfin, demeure souvent la tentation **de cacher sa faute plutôt que d'assumer le poids de ses actes.**

- l'homme **même après ce « premier péché »** est capable du bien et capable de Dieu.

= } tout cela est toujours très actuel et souvent source de souffrance, de mal...

Ainsi ce récit de la Genèse montre-t-il les premiers pas de l'homme, et son opposition à Dieu. L'homme s'imagine trouver le bonheur par lui-même, en volant la connaissance, en n'acceptant pas de se recevoir d'un Autre : de Dieu, refusant par conséquent l'amitié de Dieu. Ce récit mythique n'est guère éloigné de ce vit encore l'homme d'aujourd'hui lorsqu'il assimile connaissance et puissance, qu'il aspire à être sa propre origine : « se faire tout seul », lorsqu'il considère Dieu comme un rival.

Il existe une autre face de ce premier péché, ou un autre axe pourrions-nous dire :

Abel et Caïn

Un deuxième récit du livre de la Genèse va nous éclairer sur la difficulté de l'altérité. Nous pourrions dire qu'il s'agit de la phase horizontale du premier péché, car elle insiste sur la difficulté de relation entre les hommes. La phase verticale du premier péché étant cette difficulté d'altérité avec Dieu, le tout Autre et le tellement proche.

Caïn et **Abel**, les deux premiers frères dont nous parle la Bible, vivent une situation dramatique qui se termine par le meurtre d'**Abel**. Caïn dont le nom signifie « jalousie », est le premier né et **Abel**, c'est-à-dire « vanité / buée » est son frère.

La question soulevée ici est donc celle de l'altérité, de la difficulté à accepter l'autre au sein même de la famille, sans le voir comme un concurrent mais plutôt comme un être à part entière, qui a le droit d'exister et d'être différent. Caïn et **Abel** sont différents par leur rang dans la famille : aîné et second et par leur métier : le premier est laboureur et le second (son cadet), pasteur.

Autre différence qui les distingue : l'offrande que chacun fait à Dieu, et la façon dont Dieu la reçoit (Gn 4, 3-5). Caïn, d'abord, offre « des fruits de la terre », c'est ensuite **Abel** qui, lui, offre « des prémices de ses bêtes et leur graisse ». Les commentaires rabbiniques notent que les deux offrandes sont inégales qu'**Abel** a donné les aînés de ses troupeaux, manière de s'engager et de se donner lui-même d'une certaine manière. Ces deux frères sont donc tout

à la fois deux semblables, et deux personnes distinctes aux tempéraments et comportements différents.

La réaction de Caïn peut sembler naturelle, mais l'objet de sa colère est Abel et non Dieu. Or, c'est Dieu qui repousse son offrande, ce dont Abel est innocent. Lorsque Dieu tente de le raisonner, de le mettre en garde contre cette colère (Gn 4, 6-7), de l'inviter à vaincre le *péché tapi à sa porte*. Caïn ne peut répondre, que par le meurtre de son frère, il avait le choix et il fait le mauvais choix.

Comme après le premier péché, Dieu pose à nouveau une question : non plus : « Où es-tu ? » mais « Où est ton frère ? ». Si Dieu en connaît la réponse, Caïn, lui, refuse la responsabilité de son acte et s'exclame : « Suis-je le gardien de mon frère ? » (Gn 4, 9).

Pour Dieu le péché commis contre Lui par Adam et Eve et celui de Caïn qui tue son frère ne sont pas du même ordre. Dans le premier cas c'est le sol (Gn 3,17) et le serpent (Gn 3, 14) qui sont maudits ; ici Dieu maudit Caïn lui-même du sol (Gn 4,11) mais Dieu promet que sera poursuivi celui qui portera la main sur Caïn (Gn 4,15). Nous avons donc la dimension verticale du péché : l'homme vis-à-vis de Dieu ; et la dimension horizontale : les hommes entre eux.

Ce second récit dévoile un autre aspect de l'altérité : la difficulté des relations entre les hommes, la tentation de considérer mon « tout proche » comme un rival, sans le voir tel qu'il est, sans l'accepter pour lui-même avec ses différences, ses richesses propres, et aussi ses défauts : n'oublions pas qu'une des traductions du nom d'Abel est vanité. Et lorsque l'autre nous apparaît comme un rival ou nous exaspère, surgit la tentation de l'éliminer. Bien sûr, il ne s'agit pas nécessairement de meurtre physique mais il existe de très nombreuses manières, - l'homme sait être inventif dans ce domaine - d'écarter le gêneur. Dieu n'avait pas formellement instauré Caïn comme gardien d'Abel, mais si nous devons être le gardien de tout homme, cela ne pose-t-il pas la question de nos relations à autrui ?

Caïn supprime celui qui lui fait de l'ombrage, il croit qu'ainsi il sera en paix, et étant seul il n'aura plus à craindre la rivalité de son frère. Mais il fait fausse route, le véritable chemin du bonheur ne serait-il pas de se réjouir des diversités, des richesses des uns et des autres, de consentir à ne pouvoir tout embrasser, et d'accepter de nous ayons besoin les uns des autres ?

L'épisode de Caïn et d'Abel montre l'erreur de l'homme quand il tue le gêneur pour l'éliminer, même si ce gêneur est le frère. Dieu ordonne de ne jamais porter la main sur un autre homme : « *Le Seigneur lui dit: " Eh bien! Si l'on tue Caïn, il sera vengé sept fois. " Le Seigneur mit un signe sur Caïn pour que personne en le rencontrant ne le frappe.* » (Gn 4, 15).

Ce qui apparaît dans ce récit est le désir d'autonomie vis-à-vis d'autrui, même envers mon frère, ainsi que le refus de concevoir la différence comme richesse. C'est refuser sa responsabilité vis-à-vis d'autrui, cette attitude d'indifférence est diamétralement opposée à celle que Jésus nous propose en Mt 25 (le jugement dernier) où celui-ci se réalise non sur les attitudes vis à vis de Dieu « il ne suffit pas de dire Seigneur- Seigneur... » mais sur son attention aux autres « être le gardien de son frère », un impératif être le gardien les uns des autres. Le non-respect d'autrui conduit au meurtre de celui-ci (ainsi David après son adultère tue Urie) et le respect, comme dans Matthieu 25, pose les conditions de la vie digne (habiller, nourrir, aider, accueillir,)

Ces deux récits montrent également la difficulté de l'être humain d'assumer ses responsabilités et la portée de ses actes, il lui est plus facile de rejeter la faute sur l'autre, de se déclarer innocent, manipulé. Mais même s'il le clame en est-il intimement convaincu ? Dans son processus d'humanisation, l'être humain ne doit-il pas accepter les autres, non les

considérer comme des adversaires mais au contraire comme des partenaires ? Ne serait-ce pas une condition ontologique du bonheur ?

Ces récits du livre de la Genèse, témoignent de lignes de forces, véritables constantes de l'attitude de Dieu et de celle des hommes. Avec Adam et Eve, l'humanité croit qu'elle peut ravir la connaissance et devenir semblable à Dieu. Là apparaît son désir d'autonomie vis-à-vis du Créateur. En Genèse, Dieu ne cesse de proposer l'altérité entre les hommes, et l'homme lui répond en refusant autrui, en rejetant l'autre en dehors. L'homme refuse de se recevoir d'un Autre, d'avoir à rendre compte d'autrui. Avancé à tâtons dans son apprentissage de l'humanité, l'homme se fourvoie souvent. Mais ces textes traitent d'attitudes, de comportements qui ne nous sont pas étrangers aujourd'hui, et il semble que l'homme en est toujours au stade de l'apprentissage pour l'altérité.

L'être humain sait qu'il ne peut être heureux sans les autres, ni sans une qualité de relation avec autrui, et en même temps il doit toujours faire ce chemin à son propre compte. Dans l'histoire de la Révélation Jésus de Nazareth nous a redit l'importance de la relation, pas simplement par des paroles mais toute son attitude l'a signifié. Et il nous propose, à notre tour, de vivre ce chemin.

=> **Le péché** : les conséquences du péché : division, séparation, perversion de l'image de Dieu (on le voit comme jaloux de son pouvoir, de sa divinité) et de celle de l'homme. Deux termes à retenir : **responsabilité et portée des actes**. Et ils en induisent un troisième : **Liberté** qui dira aussi l'importance **de la conscience**.

La fragilité de l'homme :

Le premier péché : consentement, il a acquiescé à la tentation, il s'est laissé séduire (présenter le mal sous le couvert du bien). Descartes « *le démon trompe avec le vrai* », au désert il utilisera l'Écriture / Jésus. Thomas d'Aquin dira que *l'homme ne peut être toujours attentif et qu'il nous arrive à tous d'être étourdis*.

Ceci montre que le mal est devant moi et non en moi. Ceci signifie que le mal est antérieur à l'homme, quand le créant libre Dieu a pris ce risque que l'homme fasse un autre choix que le sien. Le Concile Vatican II redit que l'homme est séduit par le malin : G.S Le péché **13** *Etabli par Dieu dans un état de justice, l'homme, séduit par le Malin, dès le début de l'histoire, a abusé de sa liberté, en se dressant contre Dieu et en désirant parvenir à sa fin hors de Dieu.* Ceci ne veut pas réduire la responsabilité de l'homme, mais tout coupable est victime de sollicitations, d'hérités, du poids de conditionnements sociaux, et psychiques, qu'il y a lieu de prendre en compte et dont il faut chercher à la délivrer. *Ne jugez pas,...* nous avons à juger l'acte et non dire que la personne est perdue.

Le problème avec le péché c'est le risque de s'y habituer : mauvaises habitudes : vices
Cependant l'homme n'est pas privé de son **libre arbitre** ; Le risque du mauvais choix est bien réel : personne ne peut le conjurer, pas même Dieu, sinon l'homme dans sa liberté. Du moment que le processus de création est enclenché c'est une liberté réelle donc responsable de son choix, elle ne peut être dépossédée de ce qu'elle est, par personne même pas par Dieu. Dieu ne peut manipuler l'homme libre, truquer la liberté.

le **Libre arbitre** : capacité naturelle de l'homme à dominer ses actes, indique ce qui se joue vraiment de bon et de bien dans un acte particulier. Le choix entre le bien et le mal et l'expression d'une faiblesse. La liberté est un privilège divin.

. En créant le libre arbitre Dieu ouvre la possibilité du mal moral, aussi la possibilité d'une liberté limitée mais qui n'aurait pas failli (le Christ dans sa liberté humaine n'a pas failli) nous aurions un autre monde. Il ne peut truquer la liberté de l'homme. Liberté même faillible vaut mieux que nécessité sans faille mais l'homme dans sa liberté limitée aurait pu ne pas faillir.

Dieu est d'autant plus présent qu'il fait être la liberté de l'homme ; Il y a un vouloir de Dieu qui est au fondement même de la liberté de l'homme.

La priorité de la victime

L'Evangile s'intéresse moins au coupable qu'à la victime (parabole du bon samaritain) la figure que Jésus met en avant c'est celui qui s'occupe de la victime, de l'innocent qui subit un mal immérité. Ceci ne signifie pas qu'il ne faut pas poursuivre les coupables, mais nous risquons d'oublier la victime. « *L'anthropologie de saint Thomas reprend le fondement traditionnel chez les Pères de la création à l'image de Dieu. Il lui donne une interprétation qualifiée par certains d'optimiste ou d'humanisme. **Le péché originel n'a pas corrompu l'image, puisque l'homme reste capable de libre-arbitre, dans le jeu de l'intelligence et de la volonté** ».*

L'homme est en droit de devenir libre, face au péché, il a lui-même à devenir ce que son statut lui permet d'être.

Dieu nous connaît c'est Lui qui nous a fait, il ne nous rêve pas... La faiblesse ne fait pas peur à Dieu, souvent des gens croient qu'il faut qu'ils changent pour que le Christ puisse les approcher. Ceci va à l'encontre de toute la pédagogie du Christ qui rejoint l'homme là où il est. Et au Jubilé de la miséricorde.

A la messe : Seigneur je ne suis pas digne de te recevoir, mais dit seulement une parole et je serai guéri (le centurion).

Je reconnais ma faiblesse, mes limites et Dieu peut me rejoindre. Vous savez le péché c'est croire que l'on peut tout tout seul, lorsque je serai ok je pourrai aller vers Dieu... on peut attendre toute sa vie. Mais dire : Seigneur j'ai besoin de toi, de ton amour, de ton amitié, la route sera plus facile en ta compagnie...

III. Dans nos chemins de vie

Lorsque nous faisons le bilan de nos vies, nous faisons donc un retour en arrière plusieurs choses peuvent apparaître.

- **Les regrets** : j'aurai du agir ainsi... Ils peuvent être stériles et destructeurs, j'oserai dire mortifères. On ne peut revenir en arrière. En regardant toujours vers le passé, je risque d'y rester. Mais ils peuvent être un levier pour tenter de me conduire différemment. Ils vont de pair avec la Culpabilité,
- **Le sentiment de Culpabilité**
Il est classé parmi les émotions morales. Il est une donnée anthropologique Mais il est ambivalent.
 - **la mauvaise culpabilité** et projet des regrets, elle empêche de vivre. Ce sentiment peut être tellement écrasant, qu'il va paralyser toutes nos initiatives, toute action, on est pris dans ses filets. Pour Nietzsche « se sentir coupable, c'est refuser la vie ». Le sentiment de culpabilité empêche de jouir de la vie ici et maintenant, mais entretient le désir puissant d'un avenir autre³
 - **La bonne culpabilité** elle est nécessaire pour que je prenne conscience de la portée de mes actes, des paroles mauvaises prononcées... Si quelqu'un ne se reconnaît coupable de rien, c'est grave. Cette culpabilité va me conduire au désir de réparer. Tout n'est pas réparable, mais en avoir le désir est essentiel, ceci demande souvent de l'humilité et entraîne l'acceptation de demander pardon. Cela peut être à l'encontre d'une personne

³ François Euvé, Ambivalence de la culpabilité, Etudes 2011/ 12 p 629-640

décédée, là c'est croire en la communion des saints, et demander pardon en Dieu. Cette bonne culpabilité conduit à la liberté.

De la liberté à la conscience

Souvent on reproche au christianisme d'avoir inventé le sentiment de culpabilité c'est faux. Il l'a transformé. L'homme est responsable de ses actes, il n'est pas soumis à a fatalité...

Ceci entraîne l'homme à juger ses actes. Mais le jugement n'est jamais garanti d'être dans la vérité. On peut donc parfois se sentir coupable de choses dont on est pour rien (ex homosexualité d'un enfant, d'un frère...).

Le jugement que nous prononçons seuls peut être terrible ; juge à l'égard de moi-même ou des autres

- Relire sa vie... sous le regard de Dieu... sous sa miséricorde

En effet autrement on put se laisser prendre au piège par le désir de vengeance, la haine... alors on contribue à l'escalade du mal.

N.B. 1 Pécher au sens théologique, c'est être infidèle à l'Alliance, trahir l'Amour dont Dieu nous enveloppe, se mettre en état de rupture, se séparer de la communauté de l'Alliance. C'est perdre la grâce du lien avec Dieu, ne plus « demeurer avec Lui ».

N.B. 2 Faute grave – faute vénielle : la Bible distingue les « péchés qui vont à la mort » de « ceux qui ne vont pas à la mort ».

Le péché qui tue la relation à Dieu, qui fait sortir de l'Alliance, qui met en état de rupture est un acte humain qui engage pleinement le fidèle (qui doit donc être décidé en pleine liberté : il faut « le vouloir ») dans une décision ou un comportement totalement incompatible avec les commandements de l'Alliance (il porte sur une « matière grave ») et dont le fidèle a conscience claire qu'il le met en rupture avec Dieu sur un point décisif (le fidèle « sait » ce qu'il fait). Ces trois caractéristiques doivent exister simultanément. Si l'une d'entre elles fait défaut, nul ne peut dire avec certitude que le fidèle s'est mis en état de rupture avec Dieu, qu'il a commis un péché « allant à la mort ». Il ne suffit donc pas que la « matière » du refus soit grave pour dire que le péché est un péché mortel. (J-C. Thomas p. 27)

En résumé : pour qualifier un péché de grave il faut le savoir, le vouloir d'une vraie liberté et la gravité de l'acte ainsi décidé.

b- Le rituel de 1973, dans son § II « Conversion, pénitence et réconciliation dans la vie de l'Eglise », reprend les différents moyens de conversion et de pénitence de la tradition de l'Eglise (Rituel n° 8, p. 13), particulièrement tout ce que l'Eglise vit dans la liturgie et les chrétiens en répondant aux appels de l'Evangile dans leur vie quotidienne.

« C'est dans la vie quotidienne que s'effectuent les conversions, les réconciliations, fruits de l'Evangile » (n° 12).

Que vient donc manifester le sacrement ?

Que, le pardon n'est pas au bout de nos efforts humains, mais que l'initiative de la conversion et de la réconciliation vient de Dieu et non pas de l'homme.

« Le sacrement part de ce que nous vivons, pour nous révéler ce que Dieu nous propose. »

« Il ne vient pas seulement signifier ce que Dieu a déjà fait, mais il crée réellement une situation nouvelle. La parole de pardon crée une relation nouvelle entre Dieu et celui qui reçoit ainsi son pardon. Relation nouvelle également avec ses frères » (n° 12)

2 – dans la célébration du sacrement, le nouveau rituel en décembre 1973

Les apports nouveaux que contient ce rituel renouvellent considérablement la pratique du sacrement de la pénitence et de la réconciliation. (cf. feuille distribuée)